



Introduction

Bianca Botea, Sarah Rojon

► To cite this version:

Bianca Botea, Sarah Rojon. Introduction. *Parcours Anthropologiques*, 2015, *Ethnographies du changement et de l'attachement*, 10, pp.10-22. halshs-01323408

HAL Id: halshs-01323408

<https://shs.hal.science/halshs-01323408>

Submitted on 30 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bianca Botea et Sarah Rojon

Introduction

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Bianca Botea et Sarah Rojon, « Introduction », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 10 | 2015, mis en ligne le 15 octobre 2015, consulté le 17 novembre 2015. URL : <http://pa.revues.org/379>

Éditeur : Centre de recherche et d'études anthropologiques (CREA)

<http://pa.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://pa.revues.org/379>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Créa

Introduction

Bianca Botea

Université Lumière Lyon 2, CREA

Sarah Rojon

Université Jean Monnet - Saint Étienne, Centre Max Weber

Dans les situations de changement vécues comme des mises à l'épreuve, ainsi que nous avons pu l'observer à partir de nos recherches au sein de quartiers en démolition et de territoires en reconversion, la dimension temporelle (de la mémoire, du devenir) est centrale dans les discours des acteurs urbains. Elle est une préoccupation partagée, dès lors qu'il s'agit de défendre et de faire valoir un positionnement particulier vis-à-vis d'un geste urbanistique ou de toute mutation importante dans leur environnement et dans leur vie. Néanmoins, les expériences en contexte de requalification urbaine, et de manière générale les perceptions du changement, nous montrent que le temps est espace. Le temps du « passé » renvoie très souvent à des expériences du collectif qui n'ont plus (de) lieu. Cette connexion entre espace et temps s'avère particulièrement intéressante à observer dans une ethnographie du changement où, avant d'être proprement dit un temps qui n'existe plus, le passé est un espace qui a disparu. Or, ces expériences de l'altération des espaces-temps transforment profondément les liens des individus à leur environnement, et constituent des situations saillantes à travers lesquelles nous pouvons comprendre les conditions de l'habiter et de l'attachement.

VERS UNE PERSPECTIVE NOMADE DE L'HABITER

Le premier axe de ce numéro thématique ouvrira une réflexion sur la question croisée du changement et de l'attachement à travers le prisme de l'habiter et du mouvement. Les exemples des deux premiers articles aborderont d'une part la problématique de la migration et de l'exil, d'autre part celle de la destruction de l'habitat en période de guerre. La notion d'habiter sera ici comprise en termes d'ancrages mobiles et de parcours, loin de l'image réductrice d'une occupation des lieux basée sur un référentiel sédentaire qui sépare l'espace et le temps. Autrement dit, l'habiter – au sens heideggérien de « être-présent-au-monde-et-à-autrui » – sera conçu de

manière non « aréale » mais « linéale » (Ingold, 2011), selon une pensée de l'inséparabilité du temps et de l'espace : la pensée nomade.

Dans son article, Michèle Leclerc-Olive propose d'analyser des événements biographiques marquants que constituent les expériences-limites de l'exil, afin de poser les jalons d'un questionnement plus général sur l'expérience du changement et de l'attachement. Selon elle, perdre ou quitter son quartier suppose des mécanismes que l'on pourrait rapprocher de l'expérience de l'exil.

La sociologue émet une critique à l'encontre des « épistémologies sédentaires », dominantes en sciences sociales, lesquelles tendent à penser l'espace de manière *détemporalisée* : par-là, l'auteure entend moins pointer l'absence ou l'évacuation du temps des analyses spatiales et de la mobilité, qu'« une réduction des figures temporelles des phénomènes sociaux à un temps newtonien (ou kantien) qui leur reste extérieur, un temps absolu, continu, linéaire, homogène et vide, (...) où viendraient s'inscrire faits et événements ». Son analyse de l'expérience biographique montre qu'il est erroné de la représenter sous la forme d'une ligne spatialisant le temps et fixant les événements de manière séquentielle. Les « lignes de vie », en tant que méthode d'analyse, devraient se dessiner en considérant la mise en perspective des événements et non les événements en eux-mêmes et ce qui en découlerait. Cette mise en relation fluctuante au sein d'une trajectoire de vie éclairerait ainsi cette dernière de manière nouvelle. L'auteure donne l'exemple d'étudiants sahéliens ayant séjourné à Kiev dans le cadre de leurs études ; leur expérience s'avère ambivalente, comportant des éléments aussi bien positifs que négatifs. Cependant, une fois que la personne rentre au pays et obtient un poste qui n'est pas à la hauteur de ses attentes, elle interprète son expérience en retenant uniquement les souffrances endurées et les aspects les plus négatifs. Plus tard, lorsque la même personne trace la ligne de vie qui lui est demandée, le même séjour à Kiev apparaît comme la partie de son existence la plus positivement évaluée. L'évaluation de cette période de vie dépend en effet de l'évolution de la carrière de l'ancien étudiant, en perpétuel changement.

Cette démarche de recherche sur la question du temps et la perception du changement va au-delà de certaines approches mémorielles qui mettent en avant ce qui est communément affirmé en disant que le « passé » s'écrit à partir du « présent », autrement dit que le passé est constamment *redéfini*. Nous nous situons plutôt ici dans l'horizon d'un passé a priori *indéfini*, qualifiable seulement par la mise en relation des événements dans la totalité du parcours de vie¹. La trajectoire de vie, telle que les récits sur les événements

1 Les catégories de discours passé, présent, futur sont des abstractions puisque la vie s'écoule dans un flot continu. Ce n'est pas le passé qui est remanié à partir d'un présent pensé comme cadre référentiel, mais c'est la totalité de l'existence qui est réorganisée, autrement dit la multiplicité des espaces-temps vécus, des parcours et des territoires de vie, par un jeu

biographiques marquants le montre, ne s'apparente pas à une trame (uni)linéaire mais à un devenir rhizomatique (Deleuze et Guattari, 1980 : 291-292).

D'après Michèle Leclerc-Olive, l'attachement est ordinairement conceptualisé comme un lien naturalisé à un territoire d'origine, voire à des territoires habités de manière successive en situation migratoire. Cette perspective est certes à prendre à compte puisque les territoires de vie font l'objet de narrations – élaborées par les individus mais aussi suscitées par l'ethnologue. Néanmoins, si le territoire « où l'on naît » peut faire l'objet de discours nostalgiques, il n'empêche que l'expérience du migrant tend à montrer un attachement plus complexe qui renvoie au parcours individuel global, c'est-à-dire au territoire « d'où l'on vient »². Ce dernier n'est pas compris comme une étendue mais comme un mode d'habiter issu de l'ancrage dynamique qu'est le cheminement (non réduit à un ancrage successif dans différentes étendues).

Ce double éclairage statique et dynamique de l'habiter offre une clé de lecture utile à la compréhension de ce que nous avons distingué sous les termes d'attache (mettant l'accent sur l'objet) et d'attachement (insistant sur cette compétence d'ajustement avec l'environnement pour *se le rendre familier*³).

Toujours dans une perspective nomade ou du mouvement, Bernard Guy interroge, à partir d'un exercice original de coécriture avec son interlocutrice, la réorganisation des modes d'habiter suite à un événement biographique traumatique vécu par celle-ci : la destruction matérielle de l'environnement domestique et quotidien sous les bombardements. L'auteur nous montre que le citadin tend à regarder son environnement comme un monde stable offrant prise à des pratiques routinières, jusqu'à ce que des bouleversements de l'existence mettent à mal ses repères et l'obligent à réorganiser ses activités quotidiennes (habiter la maison, se rendre à l'école, pratiquer des loisirs, etc.).

Dans les décombres, la protagoniste de son étude de cas ne trouve plus son chemin vers la maison ; elle découvre son environnement dans un moment erratique. C'est seulement après avoir constitué de nouveaux itinéraires par ses allées et venues, et après avoir emménagé dans une nouvelle maison, que la personne exprime l'idée de changement, par la comparaison entre l'état d'avant et l'état présent. D'après Bernard Guy, ce moment particulier de perte

complexe avec les « plis du temps » (Leclerc-Olive, 2010 : 342). Ce retour réflexif sur l'expérience qui s'apparente au « travail d'un historien avec sa propre histoire » (*idem* : 341), opéré entre autres par le récit, permet de se repérer dans le mouvement, de prendre pied dans sa vie et de continuer à s'attacher.

² Michèle Leclerc-Olive emprunte ces catégories, « où l'on naît » et « d'où l'on vient », à Marc Breviglieri (2010 : 66).

³ Cette formule rappelle une expression de Geneviève Teil, « se faire aimer les choses », que nous évoquons dans la note 8 du préambule (Teil, 2003 citée in Hennion, 2013).

de repères et de tâtonnement, qu'il nomme « nomadisme » ou « errance », et qui désigne cette quête et ce mouvement continu, ne peut être qualifié de changement. Ce dernier est évalué par les individus comme un écart entre deux points fixes : un point de départ correspondant à l'état de stabilité perdue et un point d'arrivée se rapportant à l'état de stabilité retrouvée (et à la constitution de nouveaux repères).

Si l'existence des individus se transforme selon un mouvement incessant, le changement est plutôt conçu comme un arrêt sur image, ponctuant les trajectoires de repères fixes ; cette dernière perspective nous situe alors en-dehors d'une pensée du mouvement.

Parler de changement renvoie en fait à la rhétorique de l'attache. Mais quand bien même l'on affirme ses liens à d'anciens lieux ou l'on se constitue de nouveaux repères spatiaux, l'existence se réorganise perpétuellement. Parcourant cette ville méconnaissable, la personne développe de nouvelles compétences d'orientation : malgré qu'elle soit attachée à un monde qui a soudainement disparu, elle continue de s'attacher, car son parcours de vie ne s'arrête pas là. L'attachement s'éprouve ainsi chemin faisant.

Bernard Guy démontre que les situations d'épreuve et de bouleversement sont celles où l'imbrication du temps et de l'espace apparaît de manière saillante. La différence entre le nouvel espace dans lequel on vit après les démolitions par rapport aux anciens lieux est établie tout premièrement en fonction du temps qu'il faut pour parcourir ces espaces (qu'il s'agisse de la nouvelle maison, des trajets entre cette dernière et l'école ou d'autres lieux du quotidien).

La double vision de l'attachement est ainsi éclairée par la pratique de l'habiter. Selon que l'on se trouve dans son versant statique ou dynamique, la question de l'espace et du temps ne se pose pas de la même manière. Dans le cas de l'attache, l'espace et le temps apparaissent distincts ; alors que dans l'attachement, ces deux dimensions ne peuvent être séparées. La proposition que nous faisons ici, à la lumière des textes de Bernard Guy et Michèle Leclerc-Olive, consiste en une approche de l'habiter et de la mobilité par une démarche de connaissance « nomade ». Il s'agit de comprendre l'expérience habitante à partir d'une pensée du mouvement, non pas comme un déplacement d'un point à l'autre mais en tant que conditions de possibilité offertes par le parcours en se focalisant sur l'épaisseur des espaces-temps que génère l'expérience.

LES TERRITOIRES DE VIE COMME PARCOURS DÉAMBULATOIRES

Cette conception nomade de l'espace ouvre le champ d'investigation vers une pluralité de situations de terrains, des contextes migratoires aux déplacements urbains. La figure du voyageur ou du marcheur permet

d'interroger les manières de s'orienter par le mouvement et de faire advenir le monde (Careri, 2013), de s'attacher *in fine*. Nous verrons à travers les articles de ce numéro que l'espace se construit avant tout comme déploiement de pratiques sociales⁴, pratiques qui donnent contour à des territoires de vie mouvants, suivant les rencontres, les engagements, les aléas et les *prises* des individus dans différents contextes de vie.

La notion de réseau a été un analyseur central pour théoriser les mobilités contemporaines, démontrant que la vie des individus se caractérisait davantage par la circulation que par l'ancrage. Cependant, la plupart des approches du réseau sous-tendent une vision fixiste dans laquelle les lieux et/ou les individus sont interconnectés au sein d'une surface donnée. Les transports modernes ainsi que les nouvelles technologies de l'information et de la communication fonctionnent, certes, comme révélateur d'une connectivité généralisée ; toutefois la métaphore du réseau est abusivement exploitée dans les contextes contemporains d'hyper-mobilité. Elle sert parfois à figurer un phénomène de nomadisme urbain pourtant pensé selon le référentiel sédentaire de la ville : le mouvement part d'un localisme, il y a en fait seulement mobilité entre des points fixes (Retaillé, 2005). L'accent est alors mis sur les déplacements de point en point plutôt que sur les parcours eux-mêmes, sur ce qui nous amène d'un point à un autre, ces points étant le produit même de ces parcours (Joseph, 2002 ; Ingold, 2000, 2011).

Critiquant l'idée de réseau basée sur le modèle du transport ferroviaire, Tim Ingold renonce à la notion, selon lui dévoyée, de *network* au profit d'une approche par le *meshwork*, liée au voyage (*wayfaring*) plutôt qu'au transport. Il réhabilite ainsi le concept de réseau en le définissant comme un complexe de « lignes entrelacées » et non de « points interconnectés » : « [l]es lignes du maillage (*meshwork*) ne sont pas des connecteurs. Elles sont des parcours *le long desquels* la vie des individus est vécue » (2011 : 151). Autrement dit, la ligne (le parcours) n'est pas ce qui connecte l'individu à l'environnement mais c'est l'expérience qui transforme et produit ce continuum, qui est celui de l'individu-dans-le monde. Nous nous éloignons ainsi d'une conception de la relation entre des entités séparées, rejoignant une critique de la pensée « relationniste » en sciences sociales, formulée par Albert Piette (2014), qui propose de dépasser une vision désincarnée du lien pour nous centrer sur le devenir des êtres et leur parcours. Cette critique du relationnisme nous amène à interroger l'attachement au-delà d'une conception classique en termes de lien.

Compris selon la perspective du *meshwork*, les territoires de vie des individus ne renvoient pas à une « surface continue », à un espace contenant de pratiques, mais à un « réseau de lignes », un entrelacement de parcours

⁴ On retrouve cette perspective de l'espace notamment chez Deleuze et Guattari (1980), Retaillé (2005), Lussault (2007), Ingold (2000, 2011), Joseph (2002), ou encore De Certeau (1980).

(Ingold, 2011 : 149). Le terme « ligne » évoque ici le caractère linéal de la vie au sens d'un devenir permanent⁵ – il se distingue du mot « linéaire » que Michèle Leclerc-Olive emploie pour critiquer l'usage courant de l'expression « lignes de vie » associée à une temporalité chronologique, abstraite, cumulative.

La question des territoires de vie se comprend ainsi dans le sens de ces lignes dessinées par des parcours déambulatoires ; elle sera abordée dans le deuxième axe de ce numéro à partir des articles de Laurent Legrain, Manon Istasse et Alexandra Clavé-Mercier.

L'article de Laurent Legrain s'appuie sur une recherche autour des pratiques contemporaines du répertoire sonore darhad dans les steppes de Mongolie ; il traite de l'actualisation de ce répertoire musical, de l'attachement aux sonorités et des médiations qui l'activent. L'auteur est entraîné dans la quête d'une mélodie darhad, quête à la fois spatiale et temporelle puisqu'en parcourant les lieux, ses interlocuteurs-collaborateurs expriment des devenirs tout en cheminant à travers leur mémoire, dans un contexte de désurbanisation des steppes après la chute du communisme en 1991. C'est ainsi que le terrain et le répertoire se transforment conjointement dans la déambulation. L'intérêt de ce texte est de nous montrer comment cette recherche en partage des mélodies se fait par les pratiques des voyageurs performant en chemin, et ne se réduit donc pas à une simple évocation du passé dans le présent. L'article restitue l'expérience de ce parcours rythmée par la présence de l'ethnologue et son matériel d'enregistrement, par les découvertes inattendues de ses collaborateurs, les rencontres initiées par ces derniers pour prolonger l'enquête, ainsi que par d'autres médiations qui interviennent en chemin et qui participent à la fois de la constitution spontanée d'un répertoire musical et des attachements qui s'y font par cette action. L'attachement n'est pas l'effet d'accumulation de tous ces éléments de médiation, il résulte des transformations qui surviennent de l'expérience au fil de ces parcours, et qui forment de nouvelles étapes, orientant le devenir du chemin. C'est en cela que les parcours sont linéaux et non linéaires – conformément à la distinction pointée précédemment.

« Ces chaînes de médiations qui font l'attachement », nous dit Laurent Legrain, « créent des textures de temporalité et d'espaces que les métaphores usuelles – la ligne du temps ou le décor spatial – peinent à dépeindre. » L'attachement (tout comme la quête du terrain ethnographique) ne peut en effet être borné, localisé *dans* un espace-temps où s'accumuleraient des héritages, ainsi que nous amène à le croire une certaine vision fixiste qui fait du lieu une cristallisation de temps. L'attachement que décrit l'auteur naît au

⁵ Inspiré par Bergson, Whitehead et Deleuze, Ingold souligne qu'on perçoit à tort la chose plutôt que la progression, ce qui fait que l'on traite l'individu comme un contenant de vie alors que la vie n'est pas contenue dans le corps, la vie est le mouvement lui-même ; la forme que l'on saisit est le contour du mouvement (2011 : 13).

contraire d'un « espace mobile »⁶, qui n'est pas antérieur à l'action mais bien son résultat, prenant forme au fil de l'expérience, des rencontres et des horizons de possibilité, sans cesse reconduits par les parcours. De même, le temps historique (et extérieur à l'expérience) n'intervient pas comme un référent ou un appui dans la remémoration des chants et la recherche d'une sonorité authentique darhad ; ce sont les mémoires incorporées, activées au cours d'échanges, qui permettent aux acteurs de s'en souvenir et de retrouver le « goût » des sons.

Manon Istasse fournit de son côté une description détaillée des manières de s'attacher à la médina de Fès chez des résidents étrangers, européens pour la plupart. En rupture avec leurs modes de vie antérieurs, ces derniers expérimentent la vieille ville et leur maison par les sens (odorat, vision, ouïe...). Ils mobilisent, en fonction des situations, des cadres de références polytopiques – sensoriels, discursifs, cognitifs, émotionnels – pour saisir les nouveaux « environnements spatio-temporels » qu'ils se font devenir familiers, participant ainsi de la transformation d'un espace urbain perçu différemment par les habitants autochtones.

Cet article nous situe dans une perspective des attachements qui se font plutôt que des attaches qui sont là. Manon Istasse saisit un complexe d'éléments incorporés qui participent de ce processus, des éléments qui relèvent d'une intrication entre cognition et sensorialité. L'auteure démontre que la perception sensorielle est une capacité des individus à donner de l'attention dans un environnement spécifique, et que cette compétence est orientée par la mémoire, le champ d'expérience et le capital de connaissance. La maison dans la Médina que les résidents ont achetée les ramène à d'autres espaces géographiques et historiques, par un rapprochement avec la terre ancestrale des parents et grands-parents, ou encore avec l'Europe mythique du Moyen Âge. C'est la singularité du champ d'expérience de l'individu qui fait qu'une attention, une résonance et un attachement avec un nouvel environnement deviennent possibles.

Ce texte nous montre que l'attachement est justement une manière de continuer à s'engager avec un environnement changeant : dans un contexte perçu *a priori* sous l'angle d'une rupture forte au niveau de l'habiter, les territoires de vie des individus connectent différentes strates d'espaces-temps par des pratiques de comparaison et d'analogie.

Alexandra Clavé-Mercier décrit quant à elle l'expérience du changement intervenu dans les modes d'habiter de migrants roms. Elle questionne le passage d'un habitat en squat vers un logement de type individuel résultant

6 Critiquant l'idée d'un référentiel spatial fixe, Denis Retaillé propose de « traiter l'espace comme un système d'actions et d'objets, non comme une surface d'enregistrement, pas même comme une dimension de l'environnement mais comme l'environnement lui-même, toujours en procès de production » (2005 : 178).

d'un placement. La réflexion s'appuie ainsi sur l'expérience transnationale de ces migrants, dont les parcours imbriquent une multiplicité de lieux vécus entre la Bulgarie et la France, du cantonnement dans les *mahala*, à la vie en squat et au relogement institutionnel. L'attachement est révélé ici par sa mise à l'épreuve : alors que l'habitat personnel est ordinairement pensé comme une condition d'« intégration », l'affectation d'un logement constitue pour ces populations une épreuve difficile du fait que leur vie s'organise selon une dynamique collective autour de lieux disséminés dans l'agglomération et à l'étranger.

Les déplacements incessants des personnes (dans la ville et sur le territoire transnational), qui continuent à pratiquer le squat même une fois installées en logement institutionnel, mettent en avant une conception intéressante de la mobilité. Celle-ci ne peut être considérée uniquement comme un déplacement d'un point à un autre, au sein d'une étendue spatiale, même transnationale, mais relève d'une épaisseur d'espaces-temps par rapport auxquels se tissent une expérience commune, des liens, des attachements. Ceux-ci permettent de perpétuer ces territoires *de vie* dans le sens où l'enjeu est vital, tourné vers la survie (souvent par la subversion). En même temps, de tels espaces offrent parfois des prises d'émancipation grâce aux ressources qui s'agencent par des expériences de vie collective.

CRISES, DISLOCATIONS ET ÉCOLOGIES URBAINES

Cette dernière partie prolongera le questionnement autour des territoires de vie comme enjeu vital, en se focalisant sur des situations ethnographiques qui témoignent d'expériences, de circonstances dans lesquelles les lieux et les choses se désagrègent, disparaissent ou apparaissent abandonnés, dans lesquelles des liens se rompent et d'autres se font. De telles situations amènent à s'interroger sur l'instauration du *commun*, des « publics » et des « concerns » (Dewey, 2010 [1927]). Au sein d'espaces en déshérence, oubliés des politiques urbaines et mémorielles (qu'il s'agisse de sites industriels désaffectés ou de quartiers frappés par la disparition des habitants « historiques »), en quoi les vécus du lieu et ses devenir peuvent-ils faire l'objet d'une préoccupation commune ? Dans un contexte de crise économique et sociale, de rupture de certains tissus sociaux, comment des pratiques de solidarité ou encore de survie agencent-elles des formes d'engagement citoyen et des « citoyennetés ordinaires » (Carrel et Neveu, 2014), lesquelles participent de la transformation même de l'espace urbain ? Comment l'attachement intervient-il dans cette instauration du politique, nous conduisant vers une recherche de ce qui nous tient ensemble ? Autrement dit, « [c]omment les attachements que l'on dit "familiers", "personnels" ou "intimes" contribuent (...) à "faire du commun" et à "faire du public" (Cefaï, 2009 : 248) » ? Bien qu'ils ne se

réduisent pas aux affects, c'est par ces derniers que les attachements peuvent opérer ce passage vers le « public ». L'affection est en effet une condition primordiale d'existence par laquelle l'engagement des individus avec le monde est rendu possible : « Avant d'être propulsés par des visées stratégiques, les membres qui s'engagent sont affectés par les situations qu'ils contribuent à définir et à maîtriser ; ils sont "passibles", exposés à des événements qui les bouleversent et les déroutent, remaniant leurs critères de compréhension et redéployant leurs horizons d'intelligibilité. » (Cefaï, 2009 : 259-260).

Nous explorons la piste selon laquelle les attachements impulsent des configurations « micropolitiques », des situations à travers lesquelles le politique advient comme une possibilité de vie en commun et de faire ensemble par les échanges spontanés, l'ordinaire du quotidien, les micro-liens, les routines ou improvisations⁷. C'est dans le registre de la fluidité et des altérations produites par les rencontres que se situent les attachements ; alors que l'attache, telle que nous l'avons évoquée précédemment, relève plutôt d'un registre des ordres déjà établis, des liens en place. Au lieu d'instaurer du commun, cette dimension stabilisante des attaches peut au contraire faire obstacle au politique en train de se faire, à l'instar des pratiques d'exclusion qui sont légitimées par des « attachements » (mais expriment plutôt des attaches), notamment revendiqués par des habitants « historiques », des « primo-arrivants », des citoyens de « souche », des propriétaires, etc.

Le premier article présenté dans cet axe nous amènera à interroger le sens même des crises et des dislocations. A travers l'étude de cas proposée par Olivia Legrip-Randriambelo, nous comprenons que c'est par la possibilité ou non de s'attacher que nous pouvons analyser les phénomènes de crise et de dislocation plutôt que par une définition contextuelle et objectivante du changement – ciblant par exemple la mise en œuvre d'un plan urbanistique. L'auteure montre que l'installation d'antennes de télécommunication sur un lieu de culte n'empêche pas la poursuite des pratiques rituelles et des attachements, puisqu'en *habitant*, de nouvelles solutions de continuité sont trouvées. Olivia Legrip-Randriambelo souligne la place centrale de certains acteurs, le gardien du site ou les devins-guérisseurs, qui opèrent des traductions et des articulations dans cet environnement en mutation. Ainsi, dans le cas de ce réaménagement urbain, la rupture que l'on pourrait imputer à la modification urbanistique du site n'entrave pas le déroulement des activités quotidiennes. Comme nous le verrons à travers cet exemple, un tel bouleversement ne fait pas crise et ne provoque pas non plus de dislocation,

⁷ Cette perspective de la micropolitique rejoint le sens que lui donne Daniel Cefaï en partant de l'ouvrage de Goffman (*Behavior in Public Spaces*, 1963), à savoir une interrogation sur les pratiques interactionnelles et situationnelles qui fondent un espace public, voire un « ordre public ». Cf. « L'ordre public. Micropolitique de Goffman », postface à la traduction de l'ouvrage de Goffman en français (Goffman, 2013).

car le territoire continue d'être parcouru et tient justement aux possibilités d'actualiser des pratiques *in situ* qui font cohabiter devins-guérisseurs, pèlerins, techniciens et autres acteurs : « [Les territoires] s'organisent *en réseaux susceptibles d'être activés ou désactivés selon les parcours*, capables de se concentrer sur des points ou de se distendre, de donner naissance à des pôles de densité ou de rassemblement ou de se distribuer selon des lignes de déplacement ou d'échanges » (Joseph, 2002 : 150). L'événement, aussi dévastateur soit-il, n'est donc pas en soi ce qui produit du changement. Ce sont les individus embarqués avec l'environnement qui le font advenir. Cela nous permet de relativiser l'idée de changement « radical » en faveur d'une approche écologique des attachements comme réorganisation permanente du champ d'expérience pour que la vie continue.

En s'appuyant sur le cas d'une cité auto-construite dans la mouvance des Castors, et dont la transformation se lit dans l'espace matériel, Noël Jouenne se propose d'étudier un mouvement de sauvegarde patrimoniale qui semble motivé par un attachement. Bien qu'excluant d'autres formes d'attachements moins explicites car sans vocation patrimoniale, cette démarche de sauvegarde participe de l'émergence d'un espace social s'élargissant à de nouveaux habitants, lesquels se retrouvent concernés par le quartier et par ce type d'habitat. Des attachements émergent ainsi de cet espace d'action instauré par des balades urbaines, des témoignages, des actions de sensibilisation. Interpellé par les habitantes initiatrices du projet patrimonial, Noël Jouenne se lance dans l'aventure avec des étudiants, en développant une « pédagogie active ». Cette dernière ne se réduit pas à un processus de formation *in situ*, mais s'avère une invitation à concevoir le terrain de recherche comme une expérience de vie constituée à partir d'actions, d'attachements ou de détachements, lesquels naissent des situations de l'enquête liant le chercheur aux personnes qu'il rencontre.

L'article de Dina Vaiou et d'Irène Micha nous livre une étude socio-urbaine de la crise grecque, comprise non seulement sur un plan économique mais dans le sens fort de la crise d'une possibilité de vie en commun. Les deux auteures décrivent comment dans la ville d'Athènes, mise à rude épreuve par cet ébranlement (politiques sécuritaires, défiance, xénophobie), la réorganisation de la vie quotidienne donne lieu à la mise en place de réseaux de solidarité et de voisinage qui s'expriment comme des attachements ordinaires. Cette émergence de collectifs fragiles, formés par le partage d'expériences d'habitants de provenances sociales et géographiques différentes, fait face à la montée d'une idéologie nationaliste dont la propagande discriminatoire et ségrégationniste est exacerbée par la percée du parti d'extrême droite Aube Dorée, stigmatisant particulièrement les immigrés. La fabrique d'un monde partagé opère ici par l'enchevêtrement de parcours de vie hétéroclites, débouchant sur de nouvelles pratiques de réinvestissement des lieux publics. Ces pratiques œuvrent en incluant les

marges, contre le risque d'une sclérose de l'espace urbain par la revendication d'attaches originaires.

Le texte de Liviu Chelcea nous oriente vers la piste des nouvelles écologies urbaines qui s'agencent autour d'anciennes zones industrielles de Bucarest, suite à l'arrêt d'activités économiques et au démantèlement des bâtiments, dans un temps suspendu avant l'éventuelle reconversion des sites. Alors que les friches industrielles peuvent sembler abandonnées, elles sont au contraire des lieux qui laissent entrevoir des urbanités émergentes dans les espaces en marge, ou dans la « non-ville » (Agier, 2015). L'article montre comment des écologies urbaines se composent à travers la dissémination des matières dans de nouveaux cycles de vie par des actants variés qui interviennent et interfèrent sur les lieux : populations précaires qui recyclent les restes industriels, anciens ouvriers du site, végétation sauvage, chiens errants et personnes les soignant, explorateurs urbains, artistes et militants préoccupés par le devenir du lieu et du passé industriel en tant que biens communs. Les friches évoquent donc autre chose que ce qu'elles ne sont plus. Comme l'écrit Tim Edensor (2005 : 16), « les sites abandonnés sont dans un état fluide de devenir matériel ». Derrière l'apparente perte de sens, le géographe soutient que ces espaces indéterminés ouvrent d'étonnants horizons du fait qu'ils échappent à l'ordonnancement urbain. A travers la transformation des « restes » industriels en ressource et leur circulation dans différents espaces de vie (objets recyclés pour des usages domestiques ou marchands, rebuts installés dans des galeries d'art), il est intéressant de lire de nouvelles configurations d'où naissent des collectifs urbains et des attachements, des *publics* et des *concerns*, des espaces politiques fragiles de *prise* avec un monde industriel en déliquescence.

Pour revenir à la préoccupation centrale de ce numéro de revue, l'articulation entre changement et attachement, il apparaît que c'est finalement par cette compétence ordinaire de l'attachement, en tant que réajustement de l'existence et engagement avec le monde en train de se faire, que les individus participent du changement : « les humains ne sont pas distincts de la matérialité, mais sont activement et passivement imbriqués dans son émergence » (Edensor, 2013 : 448). Les individus ne sont donc jamais dans une résistance au changement – bien qu'ils puissent s'opposer à des réformes – car le changement n'est pas une chose extérieure à eux, ils en font partie, ils y participent, par les multiples formes de prise, par leur perception et action, par leurs manières d'infléchir le cours des choses, avec autrui et l'environnement.

Dans le sillage de l'écologie urbaine, nous souhaitons mettre en discussion l'idée selon laquelle l'individu se transforme lui-même en même temps qu'il transforme le monde, et que cette effectuation se déroule au fur et à mesure de ses parcours. L'attachement se réalise par ce principe vital, transformant (ce qui fait) le quotidien en ressources mobilisables pour la production de devenirs. Notre regard écologique n'est donc pas tourné vers l'analyse des

configurations sociales urbaines résultant d'une compétition des individus pour des ressources limitées, ainsi que les premières perspectives développées par l'Ecole de Chicago le suggéraient⁸. Il serait plutôt question, à la lumière des approches écologiques d'Isaac Joseph ou de Tim Ingold, de considérer l'environnement en termes de création de ressources, comme autant de manières de faire des individus-dans-le-monde à travers leurs déplacements et leurs parcours de vie, ainsi que par la portée politique de ces expériences⁹. Ainsi, l'attachement nous intéresse en ce qu'il permet de saisir les cheminements au cours desquels les individus développent cette compétence de *se rendre familier avec le monde*, impliqués les uns envers les autres dans cette transformation.

BIBLIOGRAPHIE

Michel AGIER, *Anthropologie de la ville*, Paris, PUF, 2015.

Mathieu BERGER, Daniel CEFAL, Carole GAYET-VIAUD (dir.), *Du civil au politique. Ethnographies du vivre-ensemble*, Bruxelles, Peter Lang, 2011.

Marc BREVIGLIERI, « De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentielle », *Revue européenne des migrations internationales*, 2/26, 2010, pp. 57-76.

Francesco CARERI, *Walkscapes : la marche comme pratique esthétique*, Arles, Jacqueline Chambon, 2013.

Marion CARREL et Catherine NEVEU, *Citoyennetés ordinaires. Ce que l'enquête empirique fait aux représentations de la citoyenneté*, Paris, Karthala, 2014.

Daniel CEFAL, « Comment se mobilise-t-on? L'apport d'une approche pragmatiste à la sociologie de l'action collective », *Sociologie et sociétés*, 41/2, 2009, pp. 245-269.

Daniel CEFAL, « L'ordre public. Micropolitique de Goffman », in Erving GOFFMAN, *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica, 2013.

Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Union générale d'édition, 1980.

Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux : capitalisme et schizophrénie II.*, Paris, Editions de minuit, 1980.

John DEWEY, *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard / Folio Essai, 2010 [1927].

Tim EDENSOR, *Industrial Ruins: Space, Aesthetics and Materiality*, Oxford, Berg, 2005.

⁸ Voir notamment l'article clé de l'approche écologique de McKenzie (1925) in Isaac Joseph et Yves Grafmeyer (2004).

⁹ Une perspective écologique des expériences urbaines, dans sa dimension morale et politique, fait l'objet de préoccupations d'autres chercheurs, notamment dans le champ des approches sensorielles (Pecqueux et Roueff, 2009 ; Pecqueux, 2012 ; Thibaud et Duarte, 2013) ou encore de la participation citoyenne (Berger *et al.*, 2011).

Tim EDENSOR, "Vital urban materiality and its multiple absences: the building stone of central Manchester", *Cultural geographies*, 20/4, 2013, pp.447-465.

Erving GOFFMAN, *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica, 2013.

Antoine HENNION, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *SociologieS*, Théories et recherches, 2013 [en ligne]. URL : <http://sociologies.revues.org/4353>

Isaac JOSEPH, « Le nomade, la gare et la maison vue de toutes parts », *Communications*, 73/1, 2002, pp. 149-162.

Isaac JOSEPH et Yves GRAFMEYER (textes traduits et présentés par), *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004.

Tim INGOLD, *The perception of the environment: essays on livelihood, dwelling and skill*, London, Routledge, 2000.

Tim INGOLD, *Being alive: essays on movement, knowledge and description*, London, Routledge, 2011.

Michèle LECLERC-OLIVE, « Enquêtes biographiques entre bifurcations et événements. Quelques réflexions épistémologiques », in Marc BESSIN, Claire BIDART, Michel GROSSETTI (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2010, pp. 329-346.

Michel LUSSAULT, *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 2007.

Anthony PECQUEUX et Olivier ROUEFF (dir.), *Écologie sociale de l'oreille. Enquêtes sur l'expérience musicale*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009.

Anthony PECQUEUX, « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés*, 22, 2012, pp. 27-41.

Albert PIETTE, *Contre le relationnisme. Lettre aux anthropologues*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2014.

Denis RETAILLÉ, « L'espace mobile », in Benoît ANTHERAUME et Frédéric GIRAUT (dir.), *Le territoire est mort. Vive les territoires!*, Paris, IRD, 2005.

Jean-Paul THIBAUD et Christiane Rose DUARTE (dir.), *Ambiances urbaines en partage. Pour une écologie sociale de la ville sensible*, Genève, Metis Presses, 2013.